

MOTIFS D'ATTACHEMENT A L'ŒUVRE DES MISSIONS

« Toute puissance m'a été donnée dans le ciel et sur la terre ; allez donc, et enseignez toutes les nations, les baptisant au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit et leur apprenant à garder tout ce que je vous ai commandé. Et voici, je suis avec vous tous les jours, jusqu'à la fin du monde. »

Matth. XXVIII, 18 à 20,

Ce dernier dimanche de janvier est célébré comme le dimanche des Missions par un grand nombre de nos Eglises réformées de France, parmi lesquelles s'est placée l'Eglise de Nîmes. Tout à l'heure, vous allez témoigner de votre attachement à cette œuvre en prenant part à la collecte qui sera faite dans les rangs de cette assemblée ; en attendant, j'ai le devoir et le privilège de vous parler aujourd'hui des Missions.

N'attendez pas de moi des récits se rapportant à des faits récents, vous faisant connaître avec détails la situation des divers champs de travail que dessert notre chère Société de Paris. Le temps

de guerre où nous sommes est nécessairement, inévitablement, pour la Mission parmi les païens, un temps d'arrêt, un temps d'épreuve. On pouvait craindre beaucoup plus ; on pouvait se demander si le manque d'hommes et de ressources n'amènerait pas, pour cette sainte entreprise, un rapide déclin, précurseur d'un entier abandon. Grâce à Dieu, ce grand malheur n'est pas arrivé. Sans doute, plusieurs de nos chers missionnaires sont rentrés en France pour accomplir leur devoir patriotique et militaire ; quelques-uns d'entre eux, quelques futurs missionnaires aussi, ont trouvé sur les champs de bataille une mort glorieuse. Sans doute aussi, la Société des Missions de Paris a vu diminuer ses recettes dans une proportion considérable et, tout en réduisant son budget de dépenses au-delà de ce qui semblait possible, elle est en présence d'un important déficit. Cependant, ce fardeau n'est pas, en somme, plus lourd qu'il ne l'était avant la guerre ; d'une façon générale, les amis des Missions leur restent fidèles ; ceux d'Angleterre et de Suisse redoublent de libéralité ; nos missionnaires et la plupart de leurs collaborateurs indigènes acceptent avec un généreux désintéressement les lourds sacrifices qui leur sont demandés. Toutes nos stations sont maintenues ; l'Évangile y est partout annoncé et écouté, et sur plus d'un point il y a progrès. Le conflit gigantesque qui met aux prises des peuples qui s'appellent

chrétiens n'a pas produit parmi les païens autant de scandale et de découragement qu'on pouvait le craindre. En un mot, la situation est assez grave pour qu'un redoublement d'efforts et de dévouement s'impose à nos consciences. Elle est encore assez bonne pour que nous gardions l'espérance et que nous ayons confiance dans l'avenir.

Rien n'est plus propre à fortifier cette confiance que le souvenir et la méditation des paroles solennelles par lesquelles le Seigneur Jésus-Christ a institué l'œuvre des Missions. Après sa résurrection, au moment de quitter la terre et de se séparer de ses disciples, il leur a donné ce commandement : « Allez et instruisez toutes les nations, les baptisant au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit » (1). Tâche immense, et qui pouvait certes paraître effrayante à ces humbles Galiléens ; mais la déclaration qui précède et la promesse qui suit ce commandement ne sont pas moins vastes ni moins sublimes que lui : « Toute puissance m'a été donnée dans les cieux et sur la terre. Je suis avec vous tous les jours, jusqu'à la fin du monde. » (2) Il suffira sans doute de nous placer en face de ces paroles du Seigneur pour nous persuader qu'il n'y a pas de devoir plus sacré que celui qu'elles nous imposent, et que rien au monde ne peut légitime-

(1) Matth. XXVIII, 19.

(2) Matth. XXVIII, 20.

ment affaiblir ni ralentir notre zèle en faveur de l'œuvre des Missions.

I

Un premier motif, et certes un motif suffisant par lui-même d'attachement à l'œuvre des Missions, est contenu dans les paroles mêmes que nous méditons aujourd'hui. Quand Dieu nous a fait connaître sa volonté, nous n'avons pas autre chose à faire que d'obéir ; hésiter, raisonner, reculer, différer, marchander, c'est déjà être infidèle. Dieu avait parlé, Dieu avait commandé : ce fut assez pour qu'Abraham quittât pour toujours son pays et sa parenté ; assez pour que Moïse, réclamant la libération de son peuple, engageât avec le pharaon d'Egypte un conflit inégal ; assez pour qu'Élie exposât sa vie en bravant la colère d'Achab ; assez pour que Jésus lui-même consentît à boire la coupe amère et à endurer le supplice de la croix pour un peuple ingrat qui le rejetait et le maudissait.

Mais s'il est permis de faire une distinction entre les ordres de Dieu et de considérer les uns comme plus importants que les autres, certes aucun ne nous paraîtra plus vénérable et plus inviolable que celui de mon texte. Il est donné aux apôtres

et aux disciples de tous les temps par Jésus lui-même, ressuscité et en voie d'être glorifié. Il est prononcé par le Sauveur au moment des adieux, c'est-à-dire au moment où il fait aux siens sa suprême recommandation, où il leur exprime sa dernière pensée et sa dernière volonté, celle qui sera le but de son activité royale et de son intercession dans le ciel, comme elle doit être la règle de leur travail et de leur témoignage sur la terre. Ce commandement n'est pas moins grand par son objet que par les circonstances où il fut donné ; il n'a en vue rien moins que la proclamation et la manifestation de l'Évangile au monde, sans laquelle le sang de Jésus-Christ aurait coulé en vain ; c'est de l'observation de ce commandement, plus que de toute autre cause, que dépendra désormais la destinée de l'humanité. Il s'adresse à une poignée d'hommes obscurs, sans talents transcendants, peu avancés alors dans la connaissance religieuse et encore faibles dans la foi ; mais plus l'instrument est imparfait, plus l'on conçoit que la tâche est urgente ; plus l'on se convainc que Dieu est disposé et décidé à déployer sa force dans la faiblesse de ses témoins ; aussi avons-nous déjà remarqué qu'il appuie l'auguste vocation qu'il leur confie par des promesses magnifiques. Enfin, si nous portons notre attention sur la teneur des paroles dont il s'agit, elle ne nous paraîtra pas moins remarquable ni moins frappante que le fond même de la pen-

sée. « Allez, instruisez toutes les nations » ; voilà l'universalisme chrétien affirmé pour toujours, désormais exempt de toute limite ; il est bon et bien nécessaire de nous souvenir, dans un temps comme le nôtre, que Dieu est et demeure le Dieu de tous les peuples, sans exception ni inégalité quelconque. « Les baptisant au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit », c'est-à-dire les faisant entrer par le baptême dans la communion et dans la confession du Père, Dieu au-dessus de nous ; du Fils, Dieu avec nous ; du Saint-Esprit, Dieu en nous. Ce langage atteste à qui pourrait en douter que le christianisme, qui doit être transmis à toutes les nations, à travers tous les âges, est bien celui du surnaturel, de la révélation et de la rédemption.

En résumé, mes frères, il me semble que, dans le Nouveau Testament même, rien ne dépasse en sublimité ces dernières lignes de l'Évangile selon saint Matthieu, et que, dans toute l'histoire du monde, il n'y a pas eu de moment plus solennel que celui où Jésus a donné aux disciples qu'il allait quitter ses dernières instructions. Et maintenant, je le demande, peut-on supposer un instant qu'un tel ordre ait été ou puisse être dans la suite révoqué, modifié, atténué, subordonné à quelque autre précepte ou à quelque autre considération ? De sincères disciples du Christ trouveront-ils jamais des excuses légitimes pour se dérober au suprême mandat que leur a confié leur Maître ?

Essaieront-ils, par exemple, de dire, dans un temps comme le nôtre : « Seigneur, nous sommes si occupés aujourd'hui à tuer des chrétiens, que nous sommes devenus trop faibles ou trop pauvres pour continuer à sauver des païens » ? Une telle attitude, un tel langage, seraient-ils autre chose qu'une trahison à l'égard du Christ et un reniement pratique de son Evangile ?

II

Le commandement du Seigneur contenu dans notre texte n'est pas de ceux, s'il en existe, qui s'imposent uniquement au nom d'une autorité extérieure, et se justifient difficilement devant notre conscience. Au contraire, plus nous y réfléchissons, plus il nous paraît excellent, nécessaire, souverainement digne d'être obéi. Considérons-le d'abord dans son rapport avec ceux qu'il a directement en vue, avec ces païens à l'égard desquels Jésus-Christ confère aux chrétiens cet auguste ministère de les instruire dans la vérité.

Tandis que la société humaine, telle que le péché l'a faite, est en grande partie fondée sur l'égoïsme, tandis que le mobile qui y domine est la concurrence des appétits et des ambitions qui produit fatalement la guerre ouverte ou dissimulée,

la société telle que la veut Jésus-Christ a pour principe l'amour, pour but l'intérêt et le bien de tous. Celui-là y occupe en vérité la première place qui choisit la dernière, et qui sert ses frères avec le plus de dévouement et d'abnégation. C'est pourquoi Jésus dit à chacun de ses disciples : « Quand tu fais un festin, n'invite pas tes parents, ni tes riches voisins (1) mais les pauvres, les impotents, les boiteux et les aveugles. » Si donc un chrétien a reçu de Dieu quelque avantage, ce n'est pas pour en jouir seul ou avec ses pareils, c'est pour en faire bénéficier ceux qui sont moins privilégiés que lui. Le riche doit être, non seulement le bienfaiteur, mais l'ami du pauvre, et le faire asseoir à sa table ; l'intellectuel doit être l'instructeur des ignorants ; le bien portant doit être le serviteur des malades ; l'heureux, le consolateur des malheureux ; l'homme honnête et juste, le libérateur des esclaves du vice. Or, nul ne peut avoir en partage un plus grand bien que la connaissance de la vérité, du Dieu vivant, du Christ et de son Evangile. Si donc Dieu nous a fait cette grâce, notre premier et notre plus évident devoir est d'en faire part à ceux qui en sont privés.

Les païens ont les droits les plus certains à notre sympathie, car ils nous valent, ils sont nos égaux ; ils sont compris tout autant que nous dans l'amour

(1) Luc XIV, 13

de Dieu et dans le plan de la rédemption ; le sang de Jésus-Christ a coulé pour eux comme pour nous ; et l'avantage que nous avons sur eux n'est fondé sur aucun mérite dont nous puissions nous faire un titre de gloire. Ils ont droit à notre sympathie, car ils souffrent ; ils sont privés des bienfaits de la civilisation chrétienne, sans lesquels la vie sociale ne nous paraîtrait pas supportable ; ils n'ont ni force et secours contre la tentation, ni recours dans la détresse, ni consolation dans les peines de la vie, ni espérance dans la mort. Les païens ont droit à notre sympathie, car ils sont moins pécheurs et moins coupables que nous, au moins en ce sens qu'ils sont moins éclairés ; ils n'ont pas, comme nous, désobéi à la parole et résisté à l'esprit du Christ ; on peut croire que s'ils avaient avant nous reçu le dépôt de l'Évangile, ils en auraient fait un meilleur emploi et qu'on ne verrait pas parmi eux ce scandale d'un conflit sanglant et universel, qui est aujourd'hui le malheur et la honte de la chrétienté. Ils ont droit à notre sympathie, car nous avons, en tant que représentants de la civilisation chrétienne, de grands torts à réparer envers eux. Trop souvent les peuples européens, au lieu d'envisager avec générosité leur tâche de frères aînés et d'initiateurs à l'égard des races moins avancées dans la culture intellectuelle et morale, n'ont songé qu'à les exploiter dans un intérêt égoïste, tantôt en les réduisant à un état de

servitude, tantôt en flattant leurs vices ou en leur inculquant des vices nouveaux. N'est-il pas indispensable qu'à côté de ces messagers de l'enfer l'Europe envoie aux malheureux païens des messagers du ciel ; à côté de ces serviteurs de Satan, des ministres du Christ ; à côté de ces hommes qui leur font tant de mal, des hommes qui ne songent qu'à leur faire du bien, qui sont prêts à dépenser et à donner pour eux leur vie ? Or, ces hommes sont les missionnaires. Ils accomplissent la plus grande des œuvres de Dieu, car il n'y a pas de tâche plus haute que celle d'apporter à ceux qui l'ignorent la vérité et le salut, et pour n'en pas sentir la beauté, il faudrait vraiment être dépourvu de toute noblesse dans l'esprit et dans le cœur. Aussi Dieu a-t-il fait reposer une bénédiction extraordinaire sur leurs travaux. Voilà un siècle à peu près que les Missions chrétiennes sont à l'œuvre ; par leur moyen, des millions de païens sont venus à la connaissance de l'Évangile. Que faudrait-il penser des chrétiens du vingtième siècle, s'ils se décourageaient d'une telle entreprise et s'ils reniaient un devoir si sacré ?

III

La seule objection digne de quelque attention qu'on ait élevée contre les pensées que nous venons d'exprimer est tirée des besoins spirituels de nos

Eglises et de notre patrie, qui doivent prévaloir, dit-on, sur des obligations plus lointaines. Et l'on reproche aux Missions d'accaparer des ressources en hommes et en argent, dont nous aurions l'emploi tout près de nous. Ce point de vue repose sur une appréciation étroite et, au fond, peu évangélique, des intérêts et des devoirs d'une Eglise chrétienne. Rappelez-vous une sentence paradoxale que Jésus-Christ a trouvé bon de répéter sous plusieurs formes : « Celui qui aime sa vie la perdra ; celui qui la perd pour l'amour de moi la sauvera » (1). Elle implique que l'égoïsme, qui n'a souci que de nos intérêts et qui se flatte de les assurer, nous appauvrit, tandis que l'amour, qui réclame le désintéressement, nous enrichit. N'insistons que sur l'application spirituelle de ce principe ; le chrétien qui n'est préoccupé que de son salut et de sa sanctification personnelle se condamne à la langueur et à la médiocrité morale, tandis que celui qui s'oublie lui-même dans son enthousiasme pour quelque juste et sainte cause marche sur les traces du Sauveur et lui devient semblable. De même, l'Eglise qui n'a en vue que sa prospérité religieuse et matérielle, qui est satisfaite si ses finances sont en bon état et si elle possède des pasteurs honorés et distingués, risque fort de déchoir, malgré la bonne réputation dont elle jouit devant

(1) Matth. V, 39 ; X, 28 ; XVI, 25 ; Marc, XIII, 35 ; Luc, IX, 24 XVII, 33 ; Jean, XII, 25.

les hommes. L'Eglise, au contraire, qui est comme tourmentée par le feu sacré de l'évangélisation et par la passion de la conquête spirituelle, qui se sent la débitrice du genre humain, est une véritable école de sainteté.

Cette affirmation n'est pas seulement fondée sur la parole du Seigneur, mais sur l'histoire et sur l'expérience de tous les temps. L'Eglise d'Antioche n'avait sans doute pas de pasteurs comparables à Paul et à Barnabas, et il semblait qu'elle eût grand intérêt à les conserver ; sur l'ordre du Saint-Esprit, elle les céda cependant à la Mission. Quand ils revinrent, chargés en quelque sorte des dépouilles du monde païen, et racontant les grandes choses que Dieu avait faites par leur moyen, ils firent encore plus de bien à l'Eglise d'Antioche par leurs récits qu'ils n'avaient pu lui en faire par leur prédication inspirée. De nos jours, si la Mission parmi les païens doit beaucoup à l'Eglise, l'Eglise ne doit pas moins à la Mission. A ceux qui, en face du scandale épouvantable de la présente guerre, parlent de la faillite du christianisme, nous n'avons rien de meilleur ni de plus décisif à opposer que le succès de l'évangélisation en terre païenne. Là survivent les vertus héroïques de l'âge apostolique, là il y a encore des martyrs, tandis que notre piété européenne porte des marques si affligeantes et si nombreuses de déchéance et de conformité avec le monde. On peut dire que le christianisme en-

gendré par la Mission est comme la réserve du nôtre. Bien souvent ce sont les réserves qui décident de l'issue des batailles ; elles réparent les brèches et suppléent à l'insuffisance du principal corps d'armée. Si décidément, ce qu'à Dieu ne plaise, notre christianisme européen, entamé, envahi par le formalisme et par le nationalisme, se trouvait être au-dessous de sa tâche ; s'il méritait que le chandelier lui fût ôté, pour employer le langage de l'Apocalypse (1), on peut croire que le secours nous viendrait des pays que nous évangélisons aujourd'hui, et que des missionnaires africains, japonais ou chinois, viendraient raviver notre foi mourante et nous rappeler les principes de l'éternel Evangile. A Dieu ne plaise, je le répète, que nous descendions jusque-là ; pour le moment, ma conclusion est simplement celle-ci : il n'y aurait pas, pour nos Eglises, de plus grand malheur ni de plus grand opprobre que d'abandonner cette sainte entreprise de la Mission parmi les païens, que la foi de nos pères a fondée il y a un siècle, et que Dieu a si visiblement bénie. Au contraire, en persistant à faire des sacrifices pour soutenir cette œuvre malgré la crise et malgré les charges actuelles, nos Eglises témoigneront leur fidélité à l'Evangile et prépareront des jours meilleurs. En un mot, pour nous recommander la Mission et nous la rendre chère, l'intérêt même de nos

(1) Apoc. II, 5.

Eglises, de qui la Mission procède, se joint à celui du monde païen, qui en est l'objet.

IV

Nous n'avons pas encore touché au plus élevé des motifs qui doivent nous rendre dociles au précepte de mon texte, et par conséquent dévoués à l'œuvre des Missions, je veux parler du souci de la gloire de Dieu et du zèle pour l'avancement de son règne... La gloire de Dieu! Malheur à nous si cette considération nous laisse froids et indifférents! Que penserait-on d'un fils qui ne serait pas touché de l'honneur de son père, d'un Français qui serait insensible à la dignité et aux intérêts de la France? La gloire de Dieu! C'est en un sens la fin dernière et la plus haute de l'univers. Car c'est de Dieu, par Lui et pour Lui que toutes choses existent, dit saint Paul (1). Si c'est pour sa gloire que Dieu a créé le monde, c'est aussi pour sa gloire qu'Il l'a sauvé. Le but de ce grand salut, dit le même apôtre, c'est de « faire connaître dans les siècles à venir, les immenses richesses de sa grâce, par la bonté dont il a usé envers nous en Jésus-Christ ». (2) Si les cieux visibles racontent

(1) Col. 1. 16,17.

(2) Eph. II, 7,

la gloire de Dieu, notre pauvre terre, toute petite, toute obscure, toute souillée qu'elle est, parle mieux que le ciel même de l'amour de Dieu, car elle a été arrosée du sang du Sauveur. C'est pourquoi les habitants du ciel nous sont représentés comme fixant les regards sur notre globe, et comme se penchant avec adoration sur l'abîme lumineux de la grâce de Dieu envers les hommes, sans réussir à le sonder. Or, la gloire du Dieu Sauveur peut se manifester de deux manières : par la fidélité et la sainteté de l'Église, et par la conquête spirituelle du monde. Quant à la fidélité et à la sainteté de l'Église, et surtout quant à la charité, qui en est inséparable, on ne sait vraiment ce qu'on en doit penser aujourd'hui, l'Église s'étant rendue coupable dans une si large mesure de ce terrible fléau et de cet odieux scandale de la guerre. Le monde dit : « Si le christianisme des nations chrétiennes ne les empêche pas de s'entre-détruire, à quoi leur sert-il ? » Reste la conquête spirituelle du monde, c'est-à-dire la Mission évangélique. Elle est un témoignage éclatant de la puissance de l'Évangile, qui convient à tous les temps et à tous les peuples et qui, lorsque son flambeau pâlit quelque part, le rallume ailleurs. Elle est, comme je l'ai déjà fait remarquer, une réponse au moins partielle, au moins provisoire, au cri de triomphe de l'incrédulité. Elle sauvegarde donc et elle maintient la gloire de Dieu. Mais si vous supprimez, si

vous abandonnez la Mission, que reste-t-il pour cette gloire, et que pourrait-on espérer encore d'une chrétienté dégénérée, infidèle au glorieux mandat et à l'ordre suprême de son Chef ?

Nous ne changeons guère de sujet si, après avoir mentionné la gloire de Dieu, nous vous rappelons les intérêts du règne de Jésus-Christ. C'est aborder la seconde demande de l'Oraison dominicale après la première. Jésus-Christ étant humain, semblable à nous, étant un personnage historique, il nous est plus facile de comprendre qu'il ait vraiment des intérêts qui peuvent être servis efficacement, ou combattus jusqu'à être compromis ou menacés. Cependant, beaucoup de chrétiens l'oublient ou le méconnaissent. Saint Paul disait déjà, non sans une certaine amertume : « Tous cherchent leurs propres intérêts, et non pas ceux de Jésus-Christ. » (1) N'est-ce pas ce que font ceux qui sont indifférents à l'œuvre des Missions ? Je crois les entendre dire : « Lorsqu'il s'agit de l'intérêt et du salut de notre patrie, nous sommes de feu, et notre passion n'est que trop aisément entraînée à dépasser toute mesure. Lorsqu'il s'agit de nos intérêts spirituels, du salut de nos âmes, du relèvement moral et religieux de la France, nous sommes touchés, à un moindre degré peut-être, mais enfin nous ne nous refusons pas à certains sacrifices. Mais lorsqu'il ne s'agit

(1) Phil. II, 21.

que des intérêts de Jésus-Christ, lorsqu'il est question de lui gagner des âmes d'étrangers et d'inconnus, d'amener au bercail, pour rappeler le langage du Sauveur lui-même, des brebis qui ne sont pas de cette bergerie, d'étendre son règne sur des pays très éloignés et sur des peuples très différents du nôtre, nous ne parvenons pas à nous enthousiasmer pour cette vaste entreprise. » Mais alors, vous n'aimez pas le Sauveur ? Vous ne désirez pas ajouter des perles à sa couronne ? Vous n'avez pas l'ambition de le faire roi de toute la terre ? Vous n'éprouvez pas le besoin de lui témoigner votre reconnaissance et d'accomplir pour son service une œuvre désintéressée ? « Si quelqu'un n'aime pas le Seigneur Jésus-Christ, qu'il soit anathème » (1), dit saint Paul. Or l'amour pour Jésus-Christ et l'amour pour la Mission sont inséparables l'un de l'autre.

Enfin, en travaillant à l'œuvre des Missions, nous hâtons le retour de Jésus-Christ. Car il a dit lui-même : « Cet Evangile du Royaume sera prêché à toutes les nations, et alors viendra la fin. » (2) La fin ne peut pas venir, je ne dis pas avant que le monde soit converti, mais avant que le salut ait été offert à tous les peuples par la prédication de l'Evangile. C'est ce résultat que vise l'œuvre des

(1) 1 Cor. XVI, 22.

(2) Matth. XXIV, 14

Missions, et qu'elle a déjà atteint dans une large mesure. C'est seulement quand elle aura porté en tous lieux le nom du Christ que le Christ pourra revenir.

Voilà une considération qui, il faut l'avouer, n'émouvait que médiocrement la plupart d'entre nous avant la présente guerre. Nous attendions, de l'évolution des idées de justice, de fraternité et d'humanité, un progrès moral et social qui nous paraissait plus ou moins équivalent à la venue du royaume de Dieu. La catastrophe qui a fondu sur nous il y a dix-huit mois a dissipé ces illusions. Elle nous montre que la civilisation que nous appelions chrétienne renferme un germe de mort, que les inventions modernes peuvent servir à faire périr les hommes tout aussi bien qu'à embellir leur existence, et qu'aussi longtemps que l'amour ne prévaut pas sur l'égoïsme, et l'esprit de Jésus-Christ sur l'esprit de Satan, le suicide de l'humanité moderne est possible et menaçant. Par là, la guerre actuelle nous ramène aux enseignements du Nouveau Testament. Elle nous rappelle qu'il donne pour dénouement à l'histoire, non pas le perfectionnement graduel de la société humaine, mais le retour du Christ pour juger le monde. Cruellement guéris de nos illusions par nos expériences actuelles, nous sommes mieux préparés maintenant à comprendre les pensées des premiers chrétiens, et même à nous les approprier. Aucune

croissance ne tenait plus de place dans leur foi et dans leur piété que l'attente du prochain avènement du Christ. Elle était pour eux tout ensemble le plus puissant motif de sanctification, et la source la plus abondante de consolation. L'Eglise persécutée demandait justice et n'attendait le rétablissement et le triomphe de la justice que du retour et du règne du Christ. Est-ce que cette préoccupation vous est étrangère ? Est-ce que la vue de l'injustice, ses succès et son impunité, ne vous désolent pas, ne vous scandalisent pas ? Sachez que le Christ seul, quand il reviendra, exercera et fera régner la justice ; tout ce qui précédera ne sera qu'une réparation incomplète, un moindre mal plutôt que le bien réclamé par nos consciences. J'ajoute que l'Eglise souffrante soupire après le repos, la délivrance, la fidélité, et n'attendait ce plein accomplissement des promesses divines que du retour du Christ. Et elle avait raison ; jusque-là nous ne serons sauvés qu'en espérance. Seule la dernière victoire du Sauveur détruira le péché, la souffrance et la mort. « Alors, dit saint Jean, nous lui deviendrons semblables, parce que nous le verrons tel qu'il est » (1). Est-ce que cet idéal vous émeut et vous attire, mes chers frères ? Est-ce que vous soupirez après le triomphe définitif du bien dans vos propres âmes, dans l'Eglise et dans l'humana-

(1) I Jean III, 2.

nité? Alors, efforcez-vous de hâter le retour du Christ en vous proposant comme tâche essentielle l'évangélisation du monde qui en est le prélude nécessaire. Sans être des apôtres, nous y pouvons et nous y devons concourir tous par nos efforts, par notre témoignage, par notre influence, par nos prières, par nos dons. Cette dernière forme de la collaboration est la plus élémentaire et la plus facile. Elle a pourtant sa nécessité et son prix, surtout en un temps comme le nôtre. Aujourd'hui, la part que chacun de nous prendra à la collecte qui va se faire dans les rangs de l'assemblée pour les Missions sera sa réponse personnelle, positive ou négative, à l'ordre suprême de notre commun Seigneur et Sauveur: « Allez et instruisez toutes les nations. »

Amen.

Grand-Temple, 3 janvier 1916.